

# Witch

Les Enfants de la Prophétie.

ÉMILIE COHEN-SABBAN

En application de l'art. L.137-2.-I. du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction et/ou divulgation de parties de l'oeuvre dépassant le volume prévu par la loi est expressément interdite.

© Émilie Cohen-Sabban, 2025

Couverture :

Édition : BoD · Books on Demand GmbH, In de Tarpen 42, 22848 Norderstedt  
(Allemagne)

Impression : Libri Plureos GmbH, Friedensallee 273, 22763 Hambourg (Allemagne)

Impression à la demande  
ISBN : 9782322661701  
Dépôt légal : Septembre 2025

*Pour Léa et ses copines...  
Et pour les miennes aussi...*



# **PARTIE I**



# CHAPITRE 1

*Salem, USA, juin 2005*

Fuir, courir à perdre haleine, le bébé serré contre elle. Fuir le danger, courir sans relâche, fuir !

June était à bout de forces, harassée, le souffle coupé, mais elle courait encore. Elle aurait dû s'écrouler, anéantie par la fatigue, brisée par la douleur, mais la promesse faite à son amie la portait au-delà de ses limites. Elle devait sauver ce bébé. Alors elle courait, tel un animal traqué, poussée par une volonté féroce.

Après ce qui lui sembla une éternité, elle ralentit progressivement sa course, sans toutefois oser s'arrêter. Le silence avait envahi la plaine, plus de fumée, plus de cris non plus. Devant elle, une forêt se dressait dans la nuit noire. Encore une centaine de mètres et elles seraient à l'abri. La forêt l'avait toujours protégée, et elle l'accueillerait encore une fois.

Elle s'immobilisa enfin, haletante, luttant pour retrouver son souffle. Seul le hullement lointain d'un hibou troublait le calme oppressant de la nuit.

Puis l'air changea.

Un frisson glacial traversa l'échine de June. Quelque chose approchait — elle le sentait, avant même de le voir.

Une silhouette sombre se matérialisa lentement devant elle. Deux yeux rouges, ardents, s'allumèrent dans la nuit, braqués sur l'enfant. L'intrus leva un bras noirci, tendu comme une arme sur le point de tuer. June ferma les yeux. C'était la fin.

Mais la fin ne vint pas.

Un silence anormal, presque surnaturel, s'installa.

Lentement, hésitante, June rouvrit les paupières.

L'ombre était là, inerte, ses yeux soudain éteints.

Une seconde d'incompréhension. Puis son instinct reprit le dessus.

C'était sa chance.

Elle reprit sa course effrénée et s'enfonça dans les bois.

Elle implora les arbres de la guider à travers la nuit, et c'est la Nature tout entière qui lui répondit : les branches, telles des flèches, lui indiquaient les sentiers à suivre, tandis que des nuées de chauves-souris surgissaient, formant un écran vivant autour d'elle. Le vent sifflait entre les troncs, la lune disparaissait peu à peu derrière un voile de nuages. Le monde semblait suspendu. Elle ne savait plus depuis combien de temps elle courait, ni dans quelle direction. Seuls comptaient ses jambes et le poids du bébé contre son cœur.

Puis, sans qu'elle ne puisse dire comment, la forêt s'ouvrit.

La lumière changea. Le noir profond de la nuit laissa place à un gris bleuté, presque irréel. L'air avait cette fraîcheur piquante des instants juste avant l'aube. Devant elle, les premiers pavés d'une ville endormie.

Salem.

Elle marcha, vacillante, ses pas résonnant dans les rues vides. Les réverbères s'éteignaient un à un. Elle cherchait un signe, n'importe lequel. Une direction. Un miracle.

Et ce fut alors que, dans le bleu glacé du matin, un hibou, perché sur la cheminée d'une maison, hulula de plus belle, comme pour attirer son attention...

Le cœur battant, June leva les yeux. Le rapace tournoyait autour de la maison, insistant. Pas de doute, c'était ici ! Sans hésiter, elle emprunta le petit chemin de pierres et sonna à la porte. Il était à peine six heures, les habitants dormaient probablement encore, mais elle insista. Elle sonna une deuxième fois, une troisième, et ce n'est qu'à la quatrième tentative qu'une voix d'homme, encore ensommeillée, lui demanda ce qu'elle voulait.

— S'il vous plaît, aidez-moi...

Surpris par l'urgence de la voix qui l'implorait, Martin entrouvrit la porte. La détresse de June lui sauta au visage. Sa femme, Faith, venait de le rejoindre. Au même instant, le hibou se posa sur l'arête du toit comme s'il veillait sur la scène qui était en train de se jouer.

Une demi-heure plus tard, June sortit de la maison, sans le bébé, mais apaisée. Avant de franchir le seuil, elle se tourna une dernière fois vers Faith et Martin. Elle sortit de sa poche un petit objet enroulé dans un carré de tissu ancien.

— Gardez-le. Cachez-le quelque part. Il saura...

Faith attrapa l'objet machinalement sans même oser poser de questions. Son regard flottait entre le bébé endormi et cette inconnue sortie de nulle part.

Martin, lui, se tenait un peu en retrait, l'air de quelqu'un qui essayait désespérément de faire rentrer ce qu'il venait de vivre dans une case rationnelle. Aucun d'eux ne comprenait vraiment ce qui se passait. Il n'en avait pas besoin. Pas encore.

June les observa un instant, puis leva les yeux vers le hibou, toujours immobile sur le toit.  
— Protège-la.

Puis, comme une ombre, elle s'effaça dans la lumière pâle du matin.

\*\*\*

## CHAPITRE 2

*17 ans plus tard. Fougères, France. Juin 2022.*

De sa fenêtre, Eira contemplait la tour Mélusine, sa silhouette grise découpée sur un ciel bleuté. Dans cette lumière du soir, tout paraissait figé, comme suspendu. Elle soupira. Elle avait souvent l'impression que sa vie entière n'était qu'une longue attente.

— Eh oh, t'es là ?

La jeune fille sursauta. Solène avait la fâcheuse tendance à entrer chez elle comme dans un moulin. Eira quitta sa chambre et descendit en grommelant.

— Tu m'as fait peur, il faut vraiment que tu arrêtes avec ça !

— Commence par verrouiller ta porte, répondit Solène, déjà installée en tailleur sur la table de la cuisine, son énorme chignon blond penché sur son téléphone.

— Tu feras la leçon à mes parents...

— Ils rentrent à quelle heure ? demanda Solène en relevant la tête.

— Minuit.

Elle eut ce petit sourire en coin qu'Eira connaissait trop bien.

— Parfait.

Son regard pétillait. Elle se pencha vers le gros sac posé à ses pieds, fouilla dedans avec application.

— Qu'est-ce que tu mijotes encore ?

— Ne m'en veux pas, commença-t-elle, un peu théâtrale. Tu sais que je t'adore, mais je n'avais pas envie d'un énième samedi soir en tête à tête. Alors... surprise ! J'ai invité du monde chez toi !

Eira cligna des yeux, prise de court.

— Sérieusement ?

— Eh oui. Grâce à moi, tu vas passer une soirée avec Raphaël. Et devine quoi ? On va faire du spiritisme. Ce sera tellement flippant que tu pourras te réfugier dans ses bras. Alors, merci qui ?

Solène eut un petit rire, tandis qu'Eira roulait des yeux, essayant de contenir le frisson d'excitation qui venait de lui remuer le ventre.

Elle s'efforça de rester indifférente. Mais ses doigts nerveux trahissaient déjà son trouble. Elle jeta un coup d'œil dans le miroir de l'entrée. Ses cheveux encadraient son visage, lisses et un peu trop sages. Son jean retroussé et son tee-shirt kaki n'avaient rien d'exceptionnel non plus.

— Tu es canon, souffla Solène en la voyant faire..

Eira se mordit la lèvre, piquée par la gêne. Elle chassa le sujet d'un revers de la main.

— Qui d'autre vient ? demanda-t-elle.

— Erwan, Léo, Inès, Naïm... et Lison s'est incrustée.

Un pli soucieux barra son front. Lison. Bien sûr.

— J'te l'avais dit.

— Dis quoi ? fit semblant de s'étonner Solène, mais son air entendu la trahissait.

— Depuis qu'elle m'a entendu parler de Raphaël, elle a jeté son dévolu sur lui, uniquement pour me faire chier !

Solène ouvrit la bouche pour tenter de relativiser, mais on frappa à la porte avant qu'elle ne trouve une réplique. D'un air résigné, Eira alla ouvrir.

Le petit groupe déboula dans l'entrée, apportant avec lui un parfum de soirée d'été. Les voix se mêlèrent, trop fortes, emplissant le silence familial de la maison d'un brouhaha qui la dépassa d'un coup. Quand elle croisa le regard de Raphaël, elle se sentit rougir.

Il portait un sweat trop large qui l'amusait, parce qu'il avait toujours l'air un peu perdu dedans.

Il esquissa un sourire timide.

— Merci pour l'invit... Même si c'est pas toi qui m'as invité.

Elle baissa les yeux, la gorge un peu serrée.

— Ça n'empêche pas que je suis contente que tu sois là, murmura-t-elle.

Leurs regards se cherchèrent une seconde de plus. Puis Solène tapa dans ses mains.

— Oyez oyez, je vous présente notre ouija !

Elle posa la planche sur la table avec un geste solennel. Les lettres, les chiffres et les mots semblaient presque briller sous la lumière déclinante.

— Vous avez tous vos trucs ?

Erwan sortit les bougies blanches, Léo brandit ses bâtonnets d'encens, Naïm agita sa sauge comme un trophée.

Lison se glissa près de Raphaël, effleurant son bras d'un geste appuyé. Tous se mirent d'accord pour commencer l'expérience à la nuit tombée.

En attendant, ils s'éparpillèrent un peu partout, posant des verres et des paquets de chips comme s'ils s'installaient pour la nuit.

Le crépuscule descendait doucement sur la pièce, enveloppant les murs d'une lueur tranquille.

Lison, installée depuis quelque temps déjà à côté de Raphaël, gloussait à chaque phrase. Elle avait cette façon de poser la main sur son bras qui agaçait Eira plus qu'elle ne voulait l'admettre.

Raphaël, lui, restait en retrait. Il tenait sa bière comme un bouclier, les yeux parfois baissés vers la table basse. Eira remarqua qu'il triturait machinalement l'étiquette, un geste qui lui donnait un air presque timide.

Leurs regards se croisèrent, juste une seconde. Il lui adressa un petit sourire, un peu maladroit. Elle baissa les yeux, consciente que ses joues étaient en train de virer au rose. Mais avant qu'elle ne trouve le courage de répondre, Lison se pencha vers lui, sa voix un peu trop aiguë couvrant toutes les autres.

Eira soupira, se frottant le front comme pour se donner une contenance. Elle avait beau chercher, elle n'avait aucun scénario en tête pour rivaliser avec Lison et son décolleté prêt à capturer l'attention.

Elle surprit le regard de Solène.

Son amie la fixait avec insistance, les sourcils légèrement levés.

Eira comprit aussitôt ce que ce regard voulait dire : *Bouge-toi. Allez. Dis-lui un truc. Fais quelque chose.*

Elle secoua légèrement la tête, comme pour protester. Un mélange de chaleur et de panique lui montait dans la poitrine. Oui, elle avait envie de faire quelque chose. Mais quoi ? Se lever et aller s'intercaler entre Lison et Raphaël ?

Elle se frotta nerveusement la paume contre sa cuisse.

Solène haussa un sourcil, l'air de réfléchir. Son regard passa de Raphaël, silencieux, à Lison qui riait un peu trop fort. Elle esquissa un sourire minuscule, presque carnassier : *okay, si tu ne fais rien, je vais le faire pour toi.*

Elle attrapa d'un geste décidé la planche de ouija et tapa dans ses mains, assez fort pour faire sursauter l'assistance.

— C'est bon, il fait nuit, on y va ? Allez, tout le monde autour de la table !

Personne n'osa protester. Elle fit un signe impérieux à Raphaël et Eira.

— Vous deux, là. À côté.

Eira eut envie de la trucider...

— Lison, tu peux te mettre... euh... là-bas...

Lison pinça les lèvres, mais alla s'installer sans rien dire, jetant quand même un regard noir à Solène.

Pendant que tout le monde prenait place, Solène disposa soigneusement les bougies et l'encens.

Eira, assise au bord de sa chaise, se força à respirer calmement. Son épaule frôlait presque celle de Raphaël.

— C'est pas trop ton truc, hein ? murmura le garçon en se penchant vers elle.

Sa voix était basse, presque rassurante. Elle tourna légèrement la tête, haussa les épaules, un demi-sourire au coin des lèvres.

— On verra bien.

— Moi j'ai jamais essayé, avoua-t-il. Si j'ai la trouille... tu me sauveras ?

— Peut-être... répondit-elle.

Il avait dit ça sur le ton de la plaisanterie. Mais ses yeux, eux, ne plaisantaient pas. Ils avaient cette douceur qu'elle ne parvenait jamais à soutenir bien longtemps.

Elle sentit ses joues se réchauffer, et baissa le regard.

Autour d'eux, les bougies blanches jetaient des reflets vacillants qui faisaient danser des ombres sur les murs. L'encens se consumait, envoyant de petits nuages de fumée vers le plafond. L'odeur âcre de la sauge emplissait l'air, un parfum qui piquait un peu la gorge.

Eira inspira profondément. Une tension étrange, presque électrique, semblait avoir envahi la pièce. Elle sentit la chair de poule lui courir sur les bras.

Solène se racla la gorge, solennelle, et plaça la planche au centre. Elle y déposa la goutte en bois avec un sérieux presque théâtral. Elle balaya le cercle du regard.

— Mettez-vous bien face à la planche. Donnez-vous la main. Et fermez les yeux.

Ils obéirent, un peu hésitants, et se donnèrent la main autour de la table. D'un coup, plus personne ne sut s'il fallait rire ou se préparer à avoir peur.

— Que l'esprit d'un être bienveillant se manifeste. Si vous êtes mal intentionné, vous ne passerez pas sous notre protection.

Sa voix résonna un instant dans le silence, puis s'éteignit.

Solène déposa son index sur la goutte en bois. Un à un, les autres l'imitèrent. Les conversations s'étaient volatilisées. Même le tic-tac habituel de l'horloge avait disparu. Les yeux clos, chacun retenait son souffle.

— Esprit, es-tu là ?

Rien.

Pas un bruit.

— Si un esprit veut nous parler, qu'il se manifeste...

Elle n'eut pas le temps de se demander si elle croyait vraiment à tout ça. Un courant d'air glacé lui effleura la main. Lent, précis, comme une caresse froide. Elle frissonna, la bouche entrouverte.

Le froid remonta le long de son bras, jusqu'à son cou.

Les bougies vacillèrent toutes à la fois. Puis, l'une après l'autre, elles s'éteignirent.

La pénombre engloutit la pièce. Tout était flou. Le salon paraissait irréel, dédoublé, comme s'il oscillait entre deux réalités. Solène murmurait quelque chose, mais aucun son n'atteignait ses oreilles.

Elle essaya de bouger la main. Rien. Son corps ne répondait plus. L'air avait changé. Il était devenu plus dense, presque épais.

La goutte se mit à bouger.

Toute seule.

Elle glissa lentement jusqu'à la lettre I.

Puis le W.

Eira sentit son pouls battre dans ses tempes. Les lettres s'enchaînèrent, une à une, sous ses yeux grands ouverts.

A – T – C – H – O – V – E – R – Y – O – U

Elle mit une seconde à comprendre : *I watch over you*. Je veille sur toi.

Son cœur explosa dans sa poitrine. Elle voulut parler. Poser une question. Mais au même instant, un claquement sec brisa le silence : la lumière revint. Les visages reprirent vie.

Eira regardait autour d'elle, déboussolée. L'instant s'était effacé, comme un rêve qu'on oublie en ouvrant les yeux.

Raphaël la fixait, un pli d'inquiétude entre les sourcils.

— Tu trembles, murmura-t-il.

Elle hocha la tête :

— J'ai froid, souffla-t-elle machinalement.

Sans un mot, il décrocha son pull accroché au dossier et le lui tendit. Elle l'attrapa et le serra contre elle comme une bouée.

— Bon bah... visiblement, ça n'a pas marché, déclara Solène avec un haussement d'épaules, comme pour alléger l'atmosphère. On retentera une autre fois.

Sa voix paraissait loin, presque étrangère. Sous la table, les mains d'Eira tremblaient toujours.

Les autres commencèrent à se lever, à ramasser leurs affaires, à plaisanter à mi-voix.

Voyant qu'elle ne bougeait pas, Raphaël s'approcha encore. Il posa un verre d'eau devant elle, sa main frôlant la sienne.

— Tiens. Bois un peu.

Elle prit le verre sans réfléchir. L'eau avait un goût fade. Elle cligna des yeux, chassant le voile de sa vision.

— Si tu veux... je peux t'accompagner dehors. Juste cinq minutes.

Sa voix était si douce qu'elle sentit quelque chose se fissurer sous sa poitrine. Elle releva les yeux vers lui, et pendant une fraction de seconde, elle eut envie de dire oui. Mais dans sa tête, les mots tournaient en boucle.

*I watch over you.*

Elle baissa le regard.

— Non, c'est gentil... ça va aller.

Elle essaya un sourire, maladroit, trop petit. Raphaël resta là, quelques secondes, comme s'il cherchait encore une place qu'il n'arrivait pas à trouver. Puis il baissa les yeux.

— D'accord. C'est pas grave.

Elle allait répondre, mais Lison arriva dans son dos, son rire trop fort brisant l'équilibre fragile de l'instant.

— Tu viens ? lança-t-elle en attrapant Raphaël par le bras.

Il se laissa entraîner, le regard un peu fuyant.

Le petit groupe s'éparpilla dans l'entrée, lançant des « merci » et des « à plus ». Solène les accompagna jusqu'à la porte, un doigt sur les lèvres.

— Faites pas trop de bruit dans la rue, chuchota-t-elle. J'veux pas que les voisins me dénoncent.

Quand la porte se referma, le silence retomba si brutalement qu'Eira en eut presque le vertige. Elle resta un moment immobile, le verre encore à la main, avant de se lever pour rejoindre Solène dans la cuisine.

Son amie était déjà en train de ranger, effaçant méthodiquement toute trace de leur passage.

— Laisse, je vais le faire...

— Pas question. J'invite du monde chez toi, j'assume.

Eira n'insista pas. Elle grimpa sur la table, s'y assit en repliant les genoux contre elle.

— Tu es sûre que ça va ? C'est à cause de Lison ?

L'excuse était si facile. Elle l'effleura du bout des lèvres, puis la repoussa. Avec Solène, elle n'avait jamais su mentir.

Elle inspira.

— Tu es certaine que la séance n'a pas marché ?

Solène releva la tête, surprise.

— Bah... oui. Pourquoi ?

Eira sentit sa gorge se serrer.

— Parce que... j'ai vu quelque chose. C'était comme...

Elle raconta. La caresse glacée. Le silence épais. La goutte qui écrivait ces mots. *Je veille sur toi.*  
Quand elle se tut, Solène posa l'éponge et la fixa.

— Tu me prends pour une folle, hein ? murmura Eira, la voix cassée.

— Tu sais... quand on était petites, je n'y croyais pas à ton histoire de hibou là. Celui qui venait tous les ans pour ton anniversaire...

— Je m'en souviens, souffla Eira.

— Mais le jour de tes neuf ans, je l'ai vu. Il tournait vraiment au-dessus de chez toi. Alors si tu dis qu'un esprit t'a parlé ce soir... c'est qu'un esprit t'a parlé ce soir.

Eira ferma les yeux. Un mélange de soulagement et d'angoisse se coinça dans sa poitrine.

— Tu sais... ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu, « mon hibou. »

— Tu lui as demandé de partir ?

Elle releva les yeux vers son amie, étonnée.

— Hein ?

— L'esprit. Tu lui as dit au revoir ?

Eira secoua la tête.

— Bah non... Tu as rallumé les lumières !

Solène blêmit.

— Merde. Il est peut-être encore là.

\*\*\*



## CHAPITRE 3

— Merde alors, il est peut-être encore là.

Solène venait de lâcher la phrase comme une bombe. Un frisson glacé remonta le long de la nuque d'Eira.

— Tu plaisantes ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Pas du tout. Je me suis pas mal renseignée sur le sujet. Si tu ne dis pas au revoir à un esprit, il peut rester... traîner dans le coin. Et là, on ne parle pas d'un gentil fantôme façon dessin animé.

Un silence tendu s'installa.

— On fait quoi ? murmura Eira.

Solène la fixa, plus sérieuse qu'elle ne l'avait jamais vue.

— On recommence. Il faut lui dire de partir.

— Ici ?! Non mais ça va pas, mes parents vont rentrer d'une minute à l'autre !

— Alors on monte dans ta chambre. Allez, vite. On n'a pas le temps de tergiverser.

Eira jeta un coup d'œil vers l'entrée, l'estomac noué.

— T'es sûre qu'on ne va pas... l'énerver ?

— Plus on attend, pire c'est, trancha Solène.

Elle attrapa les bougies encore tièdes, l'encens, et les fourra dans une boîte de biscuits vide. Eira récupéra la planche de ouija et la goutte en bois, les mains moites.

Elles gravirent l'escalier deux à deux.

Arrivées sur le palier, Solène tourna la tête vers elle.

— Au fait, il s'est passé quoi avec Raphaël tout à l'heure ? Il avait l'air... un peu déçu, non ?

Eira la fusilla du regard.

— Sérieusement ?

— Je veux juste savoir si t'as chopé son pull et son cœur, ou juste son pull, répondit Solène avec ce sourire mi-moqueur, mi-tendre qu'elle maîtrisait si bien.

Eira haussa les épaules.

— Il m'a proposé de sortir prendre l'air. Mais... j'étais ailleurs. Je crois qu'il a pensé que je le repoussais.

— Et... tu le repoussais ?

— Bien sûr que non.

— T'as flippé et tu t'es débinée.

— Bien sûr que oui. J'aurais bien aimé t'y voir, toi ! Je t'assure que là, tout de suite, Raphaël c'est rien comparé au reste. J'ai un esprit sur le dos !

Solène hocha la tête, redevint sérieuse.

— Okay. Esprit d'abord, crush ensuite.

La chambre d'Eira avait l'air parfaitement normale. Et pourtant, quelque chose dans l'air avait changé.

Elles se mirent en place sans se parler. Bougies. Encens. Sauge.

— J'suis plus si sûre de vouloir le refaire... souffla Eira.

— Tu préfères dormir avec un esprit qui rôde dans ta chambre ?

Elle marquait un point.

— Bon, d'accord. Mais c'est toi qui parles.

— Ah non. C'est toi qu'il a contactée. C'est toi qu'il écoute.

Eira grimaça.

— Et... qu'est-ce que je suis censée lui dire ?

— Des questions simples. Il doit pouvoir répondre par : oui ou non. Et quand tu te sens prête, tu le remercies et tu lui dis au revoir. C'est tout.

— Un jeu d'enfant...

Elles s'installèrent face à face. Leurs doigts se posèrent sur la goutte. Un silence s'abattit. Eira prit une profonde inspiration.

— Esprit, es-tu encore là ?

La goutte se déplaça aussitôt vers le oui.

Sous le choc, elles ouvrirent les yeux en même temps. Solène glissa sa main sur celle d'Eira. Juste un geste, mais il valait toutes les paroles.

— Est-ce que tu me veux du mal ?

La goutte glissa vers le non.

— Qui es-tu ?

Rien. La planche resta muette.

— Tu veilles sur moi ?

Oui.

Eira avala sa salive.

— Est-ce que tu veilles aussi sur Solène ?

Les lettres s'égrenèrent sous leurs doigts :

N — O — N — E — E — D.

Pas besoin.

Leurs cœurs tambourinaient. Eira sentit un vertige, mais elle trouva la force de poser la question qui lui brûlait la gorge.

— Suis-je en danger ?

La goutte glissa lentement vers le oui.

Elles crurent que leur cœur allait lâcher.

Et puis, la porte d'entrée s'ouvrit.

— Eira ? Tu es là, ma chérie ?

Sans réfléchir, Eira mit fin à la séance d'une voix tremblante.

— Merci de veiller sur moi. À présent, tu peux partir et quitter ma maison. Au revoir.

La goutte se dirigea vers le Goodbye.

Elle ralluma la lumière d'un geste nerveux, tandis que Solène éteignait les bougies en vitesse.

Elles se regardèrent, livides.

— Putain... putain de merde, souffla Solène. Bon... voyons le bon côté : au moins, il y a quelqu'un qui veille sur toi.

Eira aurait ri si elle en avait eu la force.

Une voix retentit depuis le bas de l'escalier :

— Eira ?

— Tu dis rien à mes parents. D'accord ?

— On ne dit rien à personne oui !

Elles se saisirent par l'auriculaire, comme elles le faisaient toujours quand elles se promettaient quelque chose. Puis elles descendirent.

Faith et Martin étaient assis côte à côte à la table de la salle à manger.

— Eira, viens t'asseoir, il faut qu'on te... Ah, Solène, tu es encore là, dit Martin avec un air un peu embarrassé.

— Pas de problème, j'allais partir.

Elle se tourna vers Eira.

— On s'appelle plus tard ?

— Il est plus de minuit, fit remarquer Faith. Attendez demain.

— Oui, bien sûr. Demain.

Solène la serra dans ses bras.

— *WhatsApp* si besoin, chuchota-t-elle.

Eira hocha la tête et Solène sortit en silence.

Elle traversa la rue en courant, soulagée d'habiter tout près.

Eira referma la porte, le cœur battant toujours trop fort.

Tout était silencieux. Trop silencieux. Le salon baignait dans une lumière faible. Il flottait encore une odeur de sauge et autre chose. Quelque chose de plus subtil, plus glacé.

Elle respira profondément pour se ressaisir. Ce n'était rien, pensa-t-elle. Juste des lettres, du bois, de la suggestion. Mais elle n'y croyait déjà plus.

D'un pas hésitant, elle rejoignit ses parents. Faith et Martin l'attendaient, les mains croisées sur la table. Le genre de posture qui n'annonçait rien de bon.

— Eira, viens t'asseoir. Il faut qu'on te parle.

\*\*\*

## CHAPITRE 4

Eira était entrée dans leur vie il y a dix-sept ans, par une belle matinée d'été. Un de ces matins où le ciel semble lavé de toute inquiétude, où les oiseaux chantent sans savoir que, chez certaines personnes, tout s'est effondré à l'intérieur.

Martin et Faith n'avaient pas fermé l'œil de la nuit. Ils avaient passé des heures à fixer le plafond, chacun perdu dans un silence amer.

Le diagnostic, tombé la veille, avait mis un terme à des mois d'espoirs étouffés, de rendez-vous médicaux, de tentatives ratées.

Ils ne pourraient jamais avoir d'enfants. Le médecin n'avait peut-être pas prononcé ces mots aussi crûment, mais le résultat, lui, était sans appel. L'espoir s'était évaporé en quelques syllabes. Ne restait qu'un vide immense, ou l'éventualité d'interventions douloureuses sans promesse.

Ce matin-là, quand on frappa à la porte, ils ne s'attendaient à rien. Certainement pas à la silhouette déterminée d'une jeune femme aux yeux noirs, à l'allure étrange et à la voix ferme. Elle portait une longue cape noire qui paraissait tout droit sorti d'un autre siècle, et dans ses bras, un nourrisson, emmitouflé dans une couverture pâle.

June se tenait dans l'embrasement de la porte. Droite, mais les traits tirés. Elle parlait bas, craignant d'être entendue.

— Je m'appelle June. Je suis désolée de venir ainsi. Je sais à quel point c'est... incongru, peut-être même effrayant. Mais je vous en supplie, écoutez-moi jusqu'au bout.

Martin fronça les sourcils. Il jeta un œil à l'horloge : 6h12. Il observa la jeune femme. Elle avait le visage marqué de fines égratignures, comme après une course à travers les ronces. La boue séchée souillait le bas de son manteau, ses cheveux étaient encore humides, emmêlés. Elle semblait

apeurée, les yeux fuyants, guettant à droite, à gauche, redoutant qu'un danger surgisse d'un instant à l'autre.

— Vous avez besoin d'aide ? Vous souhaitez que l'on appelle la police, l'hôpital ? demanda-t-il.

— Non. J'ai besoin de vous. Elle a besoin de vous. June baissa les yeux vers l'enfant, la voix brisée de tendresse.

— De nous ?

Il recula d'un demi-pas, et sentit la pression des doigts de Faith sur son bras. Un mélange de peur et de fascination venait de les envahir.

June marqua une pause, les mots peinaient à sortir.

— Cette petite... elle est née dans un monde que vous ne connaissez pas. Un monde ancien, caché, en équilibre fragile. Et aujourd'hui, ce monde est brisé. Elle n'est plus en sécurité avec moi, elle doit partir...

Faith échangea un regard inquiet avec Martin. Elle serra les pans de son peignoir, comme pour se protéger.

— Pourquoi nous ? murmura-t-elle.

June déglutit.

— Parce qu'il vous a choisi.

Le doigt de June pointa vers le ciel.

Faith et Martin franchirent le seuil et levèrent lentement les yeux. Sur le toit, immobile, se tenait un hibou. Majestueux. Silencieux.

Martin secoua la tête, un rire bref et nerveux lui échappant.

— C'est une blague ? Une caméra cachée ?

Mais rien dans le regard de June ne laissait croire à une mise en scène. Elle était tendue, grave. Et le hibou, lui, continuait de les fixer.

C'est à ce moment que la voisine d'en face sortit et leur adressa un signe de la main. Martin et Faith répondirent machinalement, avant d'ouvrir la porte plus grand, pour faire entrer June à l'intérieur. L'étrangeté de la scène réclamait l'intimité du foyer.

— Qu'est-ce que ce hibou fait sur notre toit ? demanda Faith, la voix blanche.

June s'approcha d'un pas. Sa voix était basse, mais assurée.

— Il m'a guidée jusqu'ici.

Martin lança un regard en coin à Faith, comme pour s'assurer qu'il n'était pas le seul à trouver tout cela profondément absurde.

— Écoutez, je ne sais pas qui vous êtes, ni ce que vous traversez, mais... vous devriez aller voir la police. Ou un hôpital. On ne peut pas...

Il s'interrompt. La détermination qui se lisait dans le regard de June le força à se taire.

— Je ne suis pas folle, dit-elle doucement. Et je ne suis pas ici par hasard.

Elle tendit le bébé vers Faith, qui eut un petit mouvement de recul, surprise.

— Je vous en supplie... Je n'ai plus le temps. Ce bébé est en danger. Et vous êtes son seul espoir.

June attrapa doucement la main de Faith. Son contact fut immédiat, presque électrique.

Les yeux de June se voilèrent l'espace d'un instant, elle lisait à travers elle.

— Vous souffrez. Vous avez essayé. Plusieurs fois. Ce manque, vous le portez comme une brûlure silencieuse...

Faith écarquilla les yeux. Ses jambes vacillèrent légèrement, et elle s'agrippa à la rambarde de la porte.

— Comment... comment vous savez ça ?

June posa une main sur son propre cœur, puis sur celui du bébé.

— Parce que la magie ne guérit pas tout... mais parfois, elle remet le monde en équilibre. Elle offre à ceux qui le méritent ce que la vie leur a cruellement refusé.

Il y eut un instant suspendu.

Martin, bouleversé malgré lui, détourna le regard. Mais quelque chose, en lui, s'effritait doucement. Une défense. Une certitude. Il baissa les yeux vers l'enfant. Ce tout petit visage. Et quelque chose de plus grand que lui murmura : et si c'était vrai ?

Faith n'avait pas bougé. June baissa les yeux vers l'enfant avec une tendresse silencieuse, puis les releva vers Faith. Sans un mot, elle tendit lentement le bébé vers elle, les bras légèrement tremblants, comme si elle s'apprêtait à confier un trésor trop grand pour elle seule.

Faith hésita. Ses mains s'élevèrent presque malgré elle, attirées, terrifiées. Quand enfin elle accueillit le nourrisson contre elle, son cœur se serra violemment. Elle sentit son odeur, sa chaleur, le poids minuscule mais bouleversant de ce petit corps.

Elle osa enfin poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis l'instant où June avait franchi le seuil de leur foyer :

— Est-ce que... vous nous demandez de quitter Salem avec elle ?

June hocha la tête. Sa voix se fit plus grave, plus urgente :

— Oui. Vous devrez partir dès ce soir. Le danger est encore proche, et elle ne doit pas être retrouvée. Pas avant l'heure venue.

Martin secoua la tête, dépassé.

— Attendez... Vous êtes en train de nous demander de fuir. De tout quitter. Nos amis, nos familles, nos boulots... On ne peut pas disparaître comme ça avec un bébé qui n'est pas le nôtre ! D'ailleurs ils sont où ses parents ?

June baissa les yeux, incapable de répondre à cette question.

— Que va-t-on dire à nos proches ? À nos voisins ? On ne peut pas juste faire nos valises et tirer un trait sur notre vie...

June les regarda tour à tour, les yeux brillants d'émotion.

— Je sais que c'est énorme. Que c'est... impensable. Mais vous êtes son seul espoir. Ce n'est pas une fuite, c'est un sauvetage.

Martin, la gorge serrée, haussa le ton malgré lui.

— Mais enfin, on va nous demander des comptes ! Un bébé, ça ne passe pas inaperçu. Il faut des papiers, une identité, une naissance quelque part, je n'sais pas ! On ne peut pas simplement dire : « Voilà, c'est notre fille maintenant ».

June les observa longuement, cherchant une faille dans leurs craintes, un souffle de courage enfoui. Puis elle demanda doucement :

— Si vous pouviez partir, là, maintenant, où iriez-vous ?

Faith répondit sans même réfléchir :

— En France.

Martin tourna lentement la tête vers elle.

— En France ?

Elle haussa à peine les épaules, le regard perdu dans un souvenir.

— Notre premier rendez-vous. On s'était dit que si un jour on quittait tout, ce serait là-bas.

Sans se préoccuper du couple, June fouillait déjà dans une petite sacoche en toile, accrochée à sa ceinture. Elle en sortit une fiole minuscule, à peine plus grande qu'un pouce, contenant un liquide aux reflets nacrés.

— Ce sera le souvenir qu'ils garderont. Amis, voisins, famille... Lorsqu'ils penseront à vous, une idée viendra s'installer doucement, celle que vous aviez adopté une petite fille, et que vous partiez vivre en France pour changer de vie.

Martin blêmit.

— Vous allez... manipuler les gens ? Leur esprit ?

— Pas manipuler, répondit-elle avec douceur. Réorienter. Insuffler. Comme une brise qui pousse doucement une pensée déjà en germe. Vous n'avez jamais parlé d'aller vivre en France à vos parents ? Ou à votre voisin ? Jamais laissé traîner l'idée, même en plaisantant ?

Faith échangea un regard silencieux avec Martin. Ils l'avaient fait. Une fois. Plusieurs fois, même. Jamais sérieusement. Mais suffisamment pour que ce que June disait semble... plausible.

— Ouvrez-la seulement quand vous serez prêts, dit-elle en déposant la fiole dans la main de Faith. Et le reste suivra.

— Et les papiers d'identités ? Vous avez une fiole magique pour ça aussi ? demanda Martin, à mi-chemin entre l'ironie et l'espoir.

June ne répondit pas tout de suite à la question. Elle se contenta d'ouvrir calmement sa sacoche en toile, puis en sortit une petite liasse de feuilles vierges, qu'elle étala avec soin sur la table du salon.

Elle inspira profondément. Ferma les yeux. Et, d'un geste lent et précis, elle passa la paume au-dessus des feuilles. D'abord, rien. Puis, une lueur légère, dorée, comme une poussière solaire, s'échappa de ses doigts. Les lettres apparurent une à une, dans un bruissement presque imperceptible, se posant doucement sur le papier : prénoms, dates, tampons, signatures.

Martin, bouche entrouverte, ne clignait plus des yeux. Faith, le bébé dans les bras, avait l'impression d'assister à un rêve éveillé.

Quand elle rouvrit les paupières, June tendit le dossier à Martin.

— Voici vos nouveaux papiers. Votre livret de famille. Le certificat de naissance. Le jugement d'adoption. Tout ce qu'il faut pour faire d'elle votre fille, aux yeux du monde.

Il prit les documents, les feuilleta d'une main fébrile. Tout semblait... vrai. L'odeur du papier. L'encre légèrement sèche. Même le tampon officiel avait cette usure familière des papiers d'État civil.

— C'est... impossible, souffla-t-il.

— C'est fait, répondit simplement June.

Faith regarda la petite endormie dans ses bras, le cœur battant. Une pensée glaçante la traversa :

— Et si... ceux qui la cherchent... finissaient par nous retrouver ? Par vous retrouver, vous ?

June secoua doucement la tête. Son regard s'adoucit.

— Ils ne le pourront pas. Pas tant qu'elle est loin de la magie, loin de ce monde. Ici, dans ce que vous appelez la normalité, elle est protégée. Invisible à leurs yeux.

Martin, resté silencieux, releva soudain la tête, une phrase résonnant dans son esprit.

— Vous avez dit tout à l'heure... "Pas avant l'heure venue."

Il marqua une pause.

— Ça veut dire qu'elle devra un jour... revenir, n'est-ce pas ?

June acquiesça lentement. Elle s'approcha du couple, ses yeux soudain très sérieux.

— Oui. Le moment viendra où elle devra reprendre sa place parmi son clan.

— Et... comment saurons-nous que ce moment est venu ? souffla Faith.

June baissa les yeux vers le paquet qu'elle tenait dans sa main — le petit carré de tissu qu'elle n'avait pas encore tendu. Elle le serra un instant contre sa paume, puis releva les yeux vers eux.

— Vous saurez.

Elle tendit doucement l'objet à Faith.  
— Gardez-le. Cachez-le quelque part. Il saura

\*\*\*



## CHAPITRE 5

— Eira, je t'assure, c'était absolument incroyable ! Tu aurais dû voir toutes ces petites lettres qui volaient, c'était... comment dire... magique !

Eira les regardait sans cligner des yeux. Elle les avait écoutés, sans les interrompre, depuis le début de leur monologue. Maintenant qu'ils se taisaient, elle comprit que c'était à son tour de parler.

— Vous vous moquez de moi, c'est ça ? lança-t-elle, les bras croisés. C'est à cause de la soirée, hein ? Vous avez découvert que Solène a organisé un truc ici et vous vous êtes dit qu'un petit délire mystique me remettrait les idées en place.

— Pas du tout ! s'indigna Martin.

— Alors vous êtes sérieux ? Selon vous, je descends d'une famille de sorcières ?

Elle voulait rire, mais aucun son ne sortit. Quelque chose au fond d'elle, une peur ancienne peut-être, la glaçait lentement.

— Nous sommes tout à fait sérieux, ma chérie.

Faith posa une main sur la sienne, tremblante. Elle avait redouté ce moment pendant des années, et maintenant qu'il était là, les mots lui manquaient.

Eira avala sa salive avec difficulté.

— Et la dame qui m'a amenée chez vous... c'était ma mère biologique ?

— Non. Tout ce que nous savons, c'est que June fait partie de ton clan. Qu'elle t'a sauvée, et qu'elle nous a demandé de te protéger, comme n'importe quel parent protège son enfant, expliqua Faith.

Un frisson remonta le long de la colonne vertébrale d'Eira. Ce mot, « sauvée », tournait en boucle dans son esprit.

— Et vous n'avez pas jugé utile de lui poser un peu plus de questions ? demanda-t-elle, acide.

Martin se redressa légèrement.

— Pour notre défense, elle ne nous en a pas laissé le temps.

— Donc si je résume, reprit Eira, les sourcils froncés, on ne sait rien de mes parents biologiques, tout ce que l'on sait, c'est que j'appartiens à un petit club de sorcières...

— Un clan, rectifia Faith.

— Un CLAN de sorcières complètement barrées, qui m'a abandonnée et qui voudrait maintenant que je leur appartienne à nouveau !

— Elles ne t'ont pas abandonnée, elles t'ont cachée pour te protéger, rectifia Martin, plus calme.

— Et qui vous dit qu'il n'y a plus de danger maintenant ? Vous n'allez quand même pas m'envoyer dans une espèce de colo de sorcières pour me faire zigouiller ?

Faith blêmit.

— Je suppose que si elles demandent à te voir, c'est que tu n'es plus en danger avec elles, répondit-elle en espérant y croire.

— Et vous, vous voulez plus de moi, c'est ça ? ajouta Eira, la voix plus tremblante que prévu.

— Bien sûr que non ! s'offusqua Martin. Eira, tu es notre fille. On pense seulement que tu as le droit de savoir d'où tu viens. Ce que tu choisis d'en faire, ensuite... c'est à toi.

Un silence pesant s'installa. Eira recula d'un pas, secoua la tête.

— Désolée mais ça ne m'intéresse pas. Je vous rappelle que je suis censée partir à Carnac avec Solène. Donnez-moi le téléphone de cette dame, je vais poliment décliner son invitation.

Faith et Martin échangèrent un regard gêné.

— Nous n'avons pas son numéro, dit Faith.

— Son adresse alors. Je suppose que les sorcières lisent leur courrier non ?

— Pas d'adresse non plus, murmura Martin.

Eira écarquilla les yeux.

— Et comment vous savez que je suis attendue, dans ce cas ?

Faith se leva, alla chercher une petite boîte en bois patiné qu'elle posa sur la table.

— C'est lui qui nous a donné le signal. Comme June l'avait prédit.

Elle ouvrit la boîte. À l'intérieur, lové dans un carré de tissu ancien, reposait le médaillon triangulaire.

Eira le prit du bout des doigts.

— Donc... vous êtes prêts à me livrer à des inconnues juste parce qu'un fichu triangle vous le demande ? Sérieusement ? C'est n'importe quoi !

Elle se leva, secouée par une colère mêlée d'incompréhension.

— Désolée mais c'est mort ! À mon avis, elle vous avait drogués cette bonne femme, alors si vous ne voulez pas que je finisse toxicomane dans un CLAN de sorcières à Salem, oubliez ça tout de suite et surtout, n'en parlons plus !

Faith et Martin ne bougeaient pas. Ils semblaient suspendus à quelque chose d'invisible.

Soudain, le médaillon vibra.

Eira fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que... ?

Le médaillon trembla à nouveau. Puis il se mit à tourner sur lui-même, lentement, comme s'il répondait à une force mystérieuse.

Une lumière dorée s'en échappa, douce, presque vivante.

Puis, sans prévenir, il s'éleva dans les airs. Il lévita au-dessus de la table, tournoya une dernière fois, puis s'élança en ligne droite... vers Eira. Avant qu'elle n'ait le temps de réagir, le médaillon s'attacha à son cou. Parfaitement ajusté. Parfaitement scellé.

Eira poussa un petit cri de stupeur.

— Qu'est-ce que... ? Enlevez-moi ça !

Elle tira dessus, tenta de le décrocher, en vain.

Le triangle semblait avoir fusionné avec elle.

— Voilà le signal... murmura Faith, la voix nouée.

Eira recula d'un pas, le souffle court. Son cœur battait trop vite.

Elle releva les yeux vers ses parents, encore secoués eux aussi.

Et dans un souffle, elle lâcha :

— Eh merde... Papa... Maman... faut que je vous raconte ce qui m'est arrivé ce soir.

\*\*\*



## CHAPITRE 6

*New York, USA, juin 2022.*

La langue qui serpentait jusque-là au creux de sa bouche se décida enfin à atteindre son oreille.

— C'est quoi déjà ton petit nom ? murmura la jeune femme d'une voix sirupeuse, presque hypnotique.

— Ethan, répondit-il simplement, laissant ses mains glisser le long du dos nu qui s'offrait à lui.

— Eh bien Ethan... tu as hérité de la beauté du diable, ajouta-t-elle, le souffle chargé de promesses.

Un sourire effleura le visage d'Ethan. Visiblement, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle disait.

Si elle avait entrevu le vrai — en admettant qu'il existe vraiment — elle ne se serait jamais abandonnée à de telles frivolités. Et si elle avait seulement deviné qui se cachait derrière cette soi-disant beauté qu'elle trouvait troublante, elle se serait enfuie en courant, au lieu de le caresser.

Cette pensée lui coupa tout désir.

— On va s'arrêter là, dit-il en se détachant d'elle.

— Ai-je fait quelque chose de mal ? demanda-t-elle, une moue confuse au coin des lèvres.

Il ne répondit pas. À quoi bon ? Il la laissa là, au milieu de la moiteur du club.

Sans un mot, il traversa la piste bondée. La musique était forte, le sol collant, l'air chargé de sueur et de parfum bon marché. Des éclairs de lumière stroboscopique dessinaient des ombres fuyantes sur les visages. Il ne s'attarda sur aucun.

Dehors, l'air de la nuit lui fouetta le visage. Sur le parking, un vigile l'interpella d'un ton sec :

— Hé, toi là-bas ! Tu n'oublies rien ?

Ethan se retourna, les sourcils froncés. Qui osait lui parler sur ce ton ?

L'homme s'approchait d'un pas assuré, large d'épaules et de jugements.

— Si tu touches, tu paies, lança-t-il en l'attrapant par le col comme s'il s'agissait

d'un adolescent pris en faute.

Un temps. Un souffle. Une vieille brûlure familière monta dans sa poitrine.

Il aurait pu l'écraser. Juste là. Réduire ce vigile prétentieux en tas de cendres ou lui tordre les os avec une facilité déconcertante. Mais il s'abstint.

Son regard, cependant, fit tout le travail. Glacial, profond, chargé d'un feu intérieur que nul humain ne pouvait soutenir longtemps.

Le vigile pâlit. Ses doigts se desserrèrent d'eux-mêmes, comme si une volonté étrangère les avait forcés. Il recula, hébété, et retourna à son poste sans un mot.

Ethan tourna les talons.

Il quitta New York comme on claque une porte. Un souffle, une volonté, et il réapparut dans l'appartement qu'il partageait avec son père, à Salem.

À peine revenu, une sensation familière s'empara de lui, l'ennui.

Ce logement de façade, décoré avec soin pour se fondre dans la normalité, l'étouffait. Trop calme. Trop humain. Trop vide.

Il n'y avait rien ici qui morde, rien qui consume. Autrefois, chaque seconde comptait. Chaque journée s'usait à poursuivre un but précis, exigeant, impitoyable. Il vivait pour ça. Il n'y avait pas de place pour les questions, encore moins pour le doute.

Et maintenant ? Il se levait, il respirait, il attendait. C'est tout.

Parfois, il se surprenait à rêver d'autre chose. D'un café brûlant un dimanche matin. D'un livre oublié sur un canapé encore tiède. D'un silence qui ne serait pas vide, mais apaisant.

Des miettes de bonheur, presque risibles.

Son père avait été très clair : les plaisirs des humains ne leur étaient pas destinés. Ce monde n'était qu'une couverture. Un passage. Rien d'autre.

Et pourtant... ces pensées revenaient, comme des mouches qu'il chassait, sans jamais réussir à écraser.

Ethan s'avança dans le salon, fit craquer ses phalanges, et lança d'une voix lasse :

— Tu comptes rester planqué longtemps dans ta tanière ?

Pas de réponse. Bien sûr. Ethan était si seul qu'il avait pris la fâcheuse tendance à se parler à lui-même.

« Tout vient à point à qui sait attendre, mon fils », répétait son père inlassablement, tentant de graver cette idée dans sa petite tête de démon buté.

« Facile à dire quand on a vécu des siècles et des siècles », pensait Ethan.

Mais, pour ce démon d'à peine 330 ans, l'attente du bon moment était tout simplement insupportable...

\*\*\*